

Quelle est la lutte, où sont les fronts?

Représentations et pratiques du contre-pouvoir

par Jean Blairon et Emile Servais

Au début de l'année 2006, nous nous sommes défini un programme de recherche centré sur les développements qu'il nous paraît nécessaire de donner à l'analyse institutionnelle.

L'orientation majeure qui guide ces tentatives de développements consiste à quitter le seul point de vue des relations de pouvoir et contre-pouvoir internes à l'institution pour tenter d'aborder l'articulation du travail institutionnel à la production de la société.

Dans ce contexte, l'analyse du pouvoir nous semble devoir porter notamment sur la manière dont les contraintes externes pèsent désormais sur les institutions, jusqu'à les affaiblir ou en détruire la culture, dans le cadre d'une attaque systématique contre toutes les dynamiques collectives.

L'analyse du contre-pouvoir, symétriquement, pointe les modes de résistance à cette emprise, mais étudie aussi la contribution que les dynamiques institutionnelles (instituant et instituées¹) apportent à la construction d'une société plus libre, plus authentique, plus égalitaire et plus solidaire (pour reprendre les quatre « sources de la critique » définies par L. Boltanski et E. Chiapello) ; le mode de production de la société est ainsi vu comme le résultat d'un « jeu tri-dimensionnel » articulant de multiples manières une logique marchande, une

logique « publique » et une logique « associative », et ce tant au niveau inter-logiques qu'à un niveau intra-logique (puisque d'une certaine manière chaque logique intègre partiellement les autres en son sein)

La version que nous avons donnée de ce programme en 2006 s'est structurée autour de quatre pôles.

Chacun d'eux a fait l'objet d'une hypothèse globale et a été assorti d'une direction de recherche.

Pour le pôle de l'adversaire, nous poursuivons une hypothèse qui cherche à identifier l'efficace d'un nouveau mode de domination, qui tend à être totale et virtuelle, et qui pèse tant sur les individus que sur les groupes, dont les institutions. L'exploration entreprise tente de vérifier si le modèle de « l'institution totale » défini par Goffman (modèle de pouvoir interne) peut être utilisé pour étudier les rapports de l'institution avec son environnement. D'une façon plus précise encore, nous élaborons une modélisation qui porte sur deux niveaux :

- les institutions tendent à être traitées de la même manière que certaines d'entre elles (qui étaient totales) traitaient leurs bénéficiaires ;
- les individus peuvent être victimes des mêmes rapports de pouvoir « totaux », d'une manière « trans-institutionnelle ».



Pour le pôle de la résistance, nous nous sommes proposé d'étudier la manière dont les institutions tentent de résister à cette emprise, ce qui conduit automatiquement à questionner le rôle qu'elles entendent jouer à un niveau politique, voire sociétal, au-delà de leur mission fonctionnelle ou officielle.

La direction de recherche consiste à privilégier les interventions institutionnelles participatives, pour se donner une base empirique significative.

Quant au pôle de l'acteur, il s'est agi de tenter de voir si le concept de « mouvement social » (ou « sociétal », dans la proposition de formulation qu'en donne désormais Alain Touraine) est encore pertinent pour aborder la façon dont un contre-pouvoir peut peser sur les orientations qui guident l'action de la société sur elle-même.

La direction de recherche privilégiée est d'étudier à quelles conditions les mouvements sociaux peuvent s'allier aux mouvements culturels, ce qui est loin d'aller de soi ; la place dévolue à la défense des droits du « public populaire » (et à la difficulté de le définir aujourd'hui) en constitue un excellent analyseur : ne reproche-t-on pas trop souvent à la gauche d'avoir perdu sa base populaire pour se préoccuper des « questions de mœurs » et, symétriquement, ne reproche-t-on pas aux protagonistes des luttes sociales de mobiliser des références et des modes d'action obsolètes (parce que trop peu respectueux des diversités culturelles) ?

Enfin le pôle du modèle touche à l'enjeu des luttes, à la représentation que l'on peut s'en faire, à la place que l'on se propose de donner à « l'alternative » (c'est-à-

dire à l'exercice et l'efficace d'un contre-pouvoir qui se voudrait généralisé).

Nous savons que pour beaucoup, la cause est entendue : ce n'est qu'à l'intérieur d'un capitalisme triomphant à l'échelle de la planète que l'alternative peut se faire entendre, souvent d'ailleurs de manière marginale.

Ainsi, les travaux de Luc Boltanski et E. Chiapello montrent que les sources de la critique s'expriment à l'intérieur du système capitaliste et qu'elles constituent d'ailleurs le ressort de sa créativité.

La direction de recherche consiste ici, au fond, à étudier si des alternatives existent à cette manière de se représenter la question de « l'alternative » ou « des alternatives ».

Bien entendu ces quatre pôles se nourrissent réciproquement.

Nous aimerions avancer ici un questionnement plus précis en ce qui concerne le pôle du modèle, et, conséquemment, ses relations avec les autres pôles.

Une opposition apparente

Si nous interrogeons à ce sujet les pensées de Félix Guattari et d'Alain Touraine, nous sommes frappés en premier lieu par tout ce qui les oppose.

Félix Guattari renvoie dos à dos le Capitalisme Mondial Intégré (CMI) et le centralisme bureaucratique. Pour lui, l'espoir se place dans une myriade de luttes « moléculaires », « micropolitiques », initiées par un désir « en prise directe » avec le réel et le socius, capable d'ouvrir de nouveaux espaces de liberté. Sa méfiance est grande par rapport à l'appareil d'état et tout aussi grande par rapport aux grandes organi-



sations (comme les syndicats) à qui est reproché leur autoritarisme quasi militaire ; elles se voient accusées de « laminer les singularités » tout autant que les forces qu'elles combattent. Le modèle des luttes est rhizomatique, sans centre, changeant, fait de connexions hétérogènes imprévisibles et inassignables. La modalité des luttes doit être congruente avec l'horizon de liberté qui est poursuivi (ce qui exclut une organisation hiérarchisée).

Alain Touraine, à l'inverse, a toujours prétendu que la société se produisait au travers d'un conflit central ; celui-ci oppose des acteurs qui se réfèrent à une même orientation, mais luttent pour son interprétation, pour le pouvoir de la définir, pour mobiliser les ressources qui peuvent la rendre possible, pour le partage des rétributions qui y sont afférentes.

Bref la production de la société se réalise pour lui à travers un conflit central, structuré et structurant, qui « aspire » un certain nombre de luttes et permet à des « acteurs » de se définir au travers de celles-ci. La question est au fond de savoir si telle ou telle lutte peut « monter en puissance », jusqu'à participer à la constitution d'un mouvement social (ou sociétal), puis se traduire en droits, dans les « institutions » politiques, notamment l'Etat.

Deux trajets opposés

Mais il est frappant de constater l'évolution croisée de ces deux modélisations du contre-pouvoir.

François Dosse raconte, dans un livre très documenté², le soutien constant que Guattari a donné à toute une série de luttes moléculaires. Mais la grande mobilisation de l'extrême gauche italienne

à Bologne en septembre 1977 n'a pas été sans le satisfaire :

« (...) un rassemblement de trois jours aux dimensions dantesques pour une ville moyenne comme Bologne, occupée par 80.000 personnes dans le plus grand calme, sans mise à sac, sans violence, ce qui, compte tenu du climat de tension et la dimension des foules rassemblées, relève de l'exploit. (...) toute la bande de Guattari est là, dans les rues de Bologne, en état de sidération. Il y a là toutes les composantes de l'extrême gauche italienne, de son aile terroriste au courant de l'autonomie ouvrière, en passant par les « Indiens métropolitains », les féministes, les homosexuels, les « gouines rouges »... Les militants du PCI se font discrets dans leur propre ville-symbole du compromis historique contesté, tout en assurant le gîte et le couvert, trois jours durant, à ces dizaines de milliers de jeunes. (...)

Guattari fait figure de héros à Bologne. Considéré comme un des inspirateurs essentiels du gauchisme italien, il assiste à ces défilés **avec le plus grand bonheur de voir ses thèses devenir une force sociale et politique.** (...) Guattari devient tout-à-coup le Daniel Cohn-Bendit de l'Italie : « Quand il marchait dans les rues de Bologne, tout le monde se précipitait pour le saluer, le toucher, l'embrasser. C'était fou, inouï. C'était Jésus marchant sur les eaux. »³

Mais la récupération de la manifestation par l'aile terroriste et la répression qui a suivi font évoluer la pensée de Guattari ; il accorde désormais une toute autre importance aux libertés « formelles » dont l'Etat est aussi le garant⁴.



Nous ne sommes plus très loin de la conception du mouvement sociétal et de la conquête des droits politiques qui constituent « ses objectifs positifs de lutte ».

Alain Touraine a suivi le chemin inverse. Dans son ouvrage *Le Monde des femmes*, il présente le conflit « central » comme le combat du sujet individuel pour le droit d'être le créateur de sa propre existence. Le sujet s'affirme au nom de son désir, et d'abord à travers sa sexualité : nous nous trouvons dans une conception devenue extrêmement moléculaire. Et le terme même de lutte doit être relativisé, puisque cette création (des femmes par et pour elles-mêmes) se distingue d'un mouvement et peut même passer par les positions de son adversaire :

« Ce qui gêne la perception du conflit social dans ce mouvement de construction de soi propre aux femmes ne tient pas au caractère privé des objectifs visés et des conflits qui se produisent entre deux interprétations de l'individualisme ; c'est plutôt l'absence de confrontation de type guerrier. Car nous avons été habitués à ce que les mouvements sociaux aient une face militaire : luttes des classes, révolutions, guerres de libération. (...) Dans le cas des femmes, on a vu que la frontière entre la création de soi-même et l'individualisme consommateur, si opposés que soient ceux-ci, semble facile à traverser – et en tout cas n'est pas fortifiée. »⁵

Nous nous trouvons donc devant un curieux chassé-croisé : trajectoire guattarienne du moléculaire vers le souci d'une traduction générale en programme social et politique, d'une part; trajectoire tourainienne d'une pensée de la centralité vers la dispersion micropolitique de l'enjeu, désormais situé dans la sphère privée et tou-

chant « la construction de soi » de chacun.

Des balises pour une recherche

Faut-il dès lors renoncer, face à ces évolutions extrêmes, à chercher une modélisation des luttes, voire à renoncer, dans un contexte de frontières perméables (entre les pôles opposés des « acteurs » mobilisés autour de l'enjeu de la construction de soi) ou de retournements (du pacifisme global à l'action terroriste), à situer des fronts de manière plus ou moins claires ?

Nous ne le pensons pas d'office.

Pour explorer dès lors la question de la modélisation des luttes (explosion moléculaire ou conflit central) et de l'identification des fronts (oppositions tranchées ou frontières perméables), nous comptons interroger une série de modélisations à prétention globale :

- la pensée d'Alain Touraine, mettant en avant la centralité paradoxale d'un conflit autour de la définition d'un individualisme ;
- le travail de Luc Boltanski qui constate l'émergence du « monde du projet » et définit les conflits émergents qui lui sont propres ;
- les recherches de Jean-Pierre Le Goff qui accorde une importance majeure au mode de modernisation de la société, ce qui n'est pas sans recouper parfois les travaux de Paul Virilio sur « l'écologie grise » ;
- les propositions de Félix Guattari qui mettent en avant l'importance des ressources subjectives.

Nous nous proposons d'aborder ces modélisations à partir de cinq questions.



- Une définition d'un « enjeu sociétal » est-elle repérable ?
- Des « acteurs » en conflit sont-ils identifiés avec clarté, les composantes de leur opposition sont-elles descriptibles ?
- Leur(s) lutte(s) possèdent-elles une force attractive telle qu'elle(s) peu(ven)t produire des transversalités voire des regroupements ?
- De quelle résistance aux retournements de position cette modélisation peut-elle se prévaloir ?
- Trouvons-nous trace dans cette modélisation de possibilités de traduction politique (de définition d'objectifs positifs de lutte) ?

Nous serons bien entendu attentifs, au cours de cette exploration, à trois points fondamentaux.

- Ces modélisations se recourent-elles au moins partiellement ?
- Les questions définies pour les étudier se révèlent-elles opératoires ?
- Des données empiriques peuvent-elles être confrontées aux résultats de ces travaux ?

Il est en effet évident que ce qui est en jeu pour nous dans un tel travail de recherche est bien la possibilité pour les protagonistes du contre-pouvoir d'aujourd'hui de mieux se connaître et se reconnaître, puisque l'issue de « la lutte » (s'il y en a une (ou plusieurs), sans qu'elle soit nécessairement pensée comme finale, au point de permettre à un groupe de composer à lui seul le genre humain) – ou à tout le moins ses résultats partiels ou provisoires, en dépendent étroitement.



Notes

¹ On perçoit d'emblée un déplacement important, puisque dans le contexte d'une attaque systématique contre les collectifs, les dynamiques institutées **peuvent** se trouver du côté de la résistance, alors qu'une analyse « interne » tend à les identifier d'office à l'exercice du pouvoir. D'où une complexification nécessaire, puisque nous nous trouvons face à une structure qui croise l'axe du pouvoir et du contre-pouvoir avec un axe dimensionnel (rapports internes/rapports externes), le pôle des dynamiques (instituant/instituée) leur étant transversal. Nous pouvons donc trouver une configuration dynamique instituée/contre-pouvoir/rapports externes, qui ne va pas de soi bien entendu. Comme dans beaucoup de structures croisées, nous trouvons aussi une place improbable : c'est la configuration dynamique instituante/pouvoir/rapports internes, en principe « contre-nature », ce qui est évidemment moins le cas avec la déclinaison dynamique instituée/pouvoir/rapports internes.

En raisonnant de la sorte, nous ne pensons pas nous écarter des voies dans lesquelles s'engageait un Félix Guattari, par exemple lorsqu'il évoquait

l'opposition « groupes sujets/groupes assujettis » :

« Les groupes sujets s'opposent aux groupes assujettis. Cette opposition implique une référence micropolitique : le groupe sujet a pour vocation de gérer, dans la mesure du possible, sa relation avec les déterminations externes et avec sa propre loi interne. Le groupe assujetti, au contraire, tend à être manipulé par toutes les déterminations externes et être dominé par sa propre loi interne. » (F. Guattari et S. Rolnik, *Micropolitiques*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond/Le Seuil, 2007, p. 458).

² F. Dosse, *Gilles Deleuze Félix Guattari, biographie croisée*, Paris, La découverte, 2007.

³ Idem, *ibidem*, pp. 346 et 347.

⁴ *Ibidem*, p. 357.

⁵ A. Touraine, *Le monde des femmes*, Paris, Fayard, 2006, p. 58. La mutuellisation d'une telle lutte est évidemment tout sauf évidente ; Alain Touraine marque d'ailleurs la distance qui sépare ces « femmes sujets » du mouvement féministe, comme si la référence à tout mouvement global était désormais derrière nous...